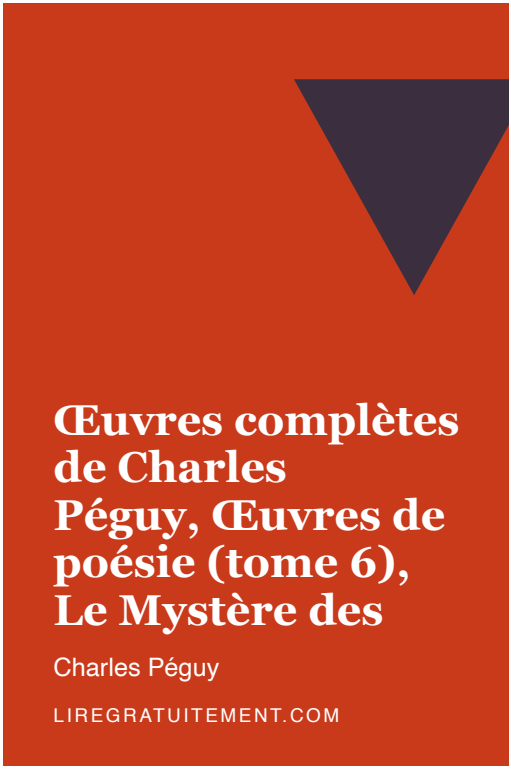


Oeuvres complètes de Charles Péguy, Oeuvres de poésie (tome 6) Le Mystère des Saints

Innocents; La tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc; La tapisserie de Notre-Dame.

Péguy

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

VIII

Comme Dieu ne fait rien que par pauvre misère, Il fallut qu'elle vît sa ville endolorie, Et les peuples foulés et sa race flétrie, L'émeute suppurant comme un secret ulcère;

Il fallut qu'elle vît pour son anniversaire Les cadavres crevés que la Seine charrie, Et la source de grâce apparemment tarie, Et l'enfant et la femme aux mains du garnisaire:

Pour qu'elle vît venir sur un cheval de guerre, Conduisant tout un peuple au nom du Notre Père, Seule devant sa garde et sa gendarmerie;

Engagée en journée ainsi qu'une ouvrière, Sous la vieille oriflamme et la jeune bannière Jetant toute une armée aux pieds de la prière;

Arborant l'étendard semé de broderie Où le nom de Jésus vient en argenterie, Et les armes du même en même orfèvrerie;

Filant pour ses drapeaux comme une filandière, Les faisant essanger par quelque buandière, Les mettant à couler dans l'énorme chaudière;

Les armes de Jésus c'est sa croix équarrie, Voilà son armement, voilà son armoirie, Voilà son armature et son armurerie;

Rinçant ses beaux drapeaux à l'eau de la rivière, Les lavant au lavoir comme une lavandière, Les battant au battoir comme une mercenaire;

Les armes de Jésus c'est sa face maigrie, Et les pleurs et le sang dans sa barbe meurtrie, Et l'injure et l'outrage en sa propre patrie;

Ravaudant ses drapeaux comme une roturière, Les mettant à sécher sur le front de bandière, Les donnant à garder à quelque vivandière;

Les armes de Jésus c'est la foule en furie Acclamant Barabbas et c'est la plaidoirie, Et c'est le tribunal et voilà son hoirie;

Teignant ses beaux drapeaux comme une teinturière, Les faisant repasser par quelque culottière, Adorant le bon Dieu comme une couturière;

Les armes de Jésus c'est cette barbarie, Et le décurion menant la décurie, Et le centurion menant la centurie;

Les armes de Jésus c'est l'interrogatoire, Et les lanciers romains debout dans le prétoire, Et les dérisions fusant dans l'auditoire;

Les armes de Jésus c'est cette pénurie, Et sa chair exposée à toute intempérie, Et les chiens dévorants et la meute ahurie;

Les armes de Jésus c'est sa croix de par Dieu, C'est d'être un vagabond couchant sans feu ni lieu, Et les trois croix debout et la sienne au milieu;

Les armes de Jésus c'est cette pillerie De son pauvre troupeau, c'est cette loterie De son pauvre trousseau qu'un soldat s'approprie;

Les armes de Jésus c'est ce frêle roseau, Et le sang de son flanc coulant comme un ruisseau, Et le licteur antique et l'antique

faisceau;

Les armes de Jésus c'est cette raillerie Jusqu'au pied de la croix, c'est cette moquerie Jusqu'au pied de la mort et c'est la brusquerie

Du bourreau, de la troupe et du gouvernement, C'est le froid du sépulcre et c'est l'enterrement, Les armes de Jésus c'est le désarmement;

L'avanie et l'affront voilà son industrie, La cendre et les cailloux voilà sa métairie Et ses appartements et son duché-pairie;

Les armes de Jésus c'est le souple arbrisseau Tressé sur son beau front comme un frêle réseau, Scellant sa royauté d'un parodique sceau;

Les disciples poltrons voilà sa confrérie, Pierre et le chant du coq voilà sa seigneurie, Voilà sa lieutenance et capitainerie;

Le lavement de mains et la forfanterie De ce garde des sceaux et la plaisanterie De ces beaux damoiseaux et la galanterie

De ces beaux jouvenceaux c'est sa boulangerie, Et son pain de poussière et de sueur pétrie, Et l'éponge de fiel et de vinaigrerie;

La croix bien assemblée en double coulisseau, L'ironique pancarte engravée au ciseau, Le tasseau pour les pieds descendant en biseau;

Un autre bûcheron avait coupé ce bois, Un autre charpentier avait taillé la croix, Mais lui-même, et nul autre, avait porté ce poids;

L'image de la Vierge en tissu de soierie, Et sainte Marguerite en fleurs de draperie, Et sainte Catherine et la tapisserie

Où l'on voit saint Michel habillé de nouveau, Le Saint-Esprit planant sous figure d'oiseau, Et l'archange écrasant Satan sur le museau;

Mais Satan lui résiste et par sorcellerie Et par atermoiement et par grivèlerie S'est juré d'absorber et la Beauce et la Brie;

Les saints ont sur la tête un très léger cerceau Pour bien voir que c'est eux, une sorte d'arceau Ouvre le paradis, Jésus dans son berceau

Regarde saint Joseph et par espièglerie Veut lui tirer la barbe et le vieux se récrie Et fait semblant de mordre afin que l'enfant rie;

Mais Satan les regarde et fumant du naseau Ce serpent venimeux, cet immonde pourceau S'est juré d'empester le faubourg Saint-Marceau;

Ce serpent à sonnette avec sa sonnerie S'est vanté qu'il ferait (voyez sa hâblerie) Jeter par ses suppôts les saints à la voirie;

Les armes de Jésus c'est la paille et l'étable Et le pain et le vin et la nappe et la table, Et le plus malheureux, voilà son connétable;

Les armes de Satan c'est la supercherie, Un aplomb infernal, une aigre drôlerie, Le savoir des savants et la cafarderie;

Les armes de Jésus c'est la poignante épine, C'est la fleur de son sang sur la blanche aubépine, Et les fleurs de ses pleurs sur la rouge églantine;

La perle qui descend sur sa joue attendrie, Et la perle qu'il boit sur sa lèvre appauvrie, Voilà ses beaux cristaux et sa joaillerie;

Les armes de Jésus c'est la verte couronne, C'est ce front que l'amour et la grâce environne, Et l'éternelle fleur qui sur sa peau fleuronne;

La perle qui descend sur sa face amoindrie Et qui vient humecter sa langue rabougrie, Voilà son coffre-fort et sa bijouterie;

Les armes de Jésus c'est notre forfaiture, Les clous et le marteau, la robe sans couture, L'homme, l'ange et la bête et la double nature;

Les armes de Satan c'est la jobarderie, C'est le scientificisme et c'est l'artisterie, C'est le laboratoire et la flagornerie;

Les armes de Satan c'est notre forfaiture, C'est d'avoir dispersé la robe sans couture, C'est la bête sous l'ange et la double nature;

Les armes de Satan c'est la bouffonnerie, Et c'est le moraliste et son infirmerie, Et la haute éloquence et sa pâtisserie;

Les armes de Jésus c'est la peine de l'homme, C'est le chemin qui mène et qui ramène à Rome, C'est la main qui le frappe et le poing qui l'assomme;

Les armes de Satan c'est la parfumerie De l'écrivain disert et c'est la sucrerie De l'écrivain amer et c'est la pruderie,

La blette aridité de la vieille dévote, C'est l'âme en confiture et la poire en compote, Et le raisin coti moisissant dans la hotte;

Les armes de Satan c'est le clou dans la botte, La nef sans nautonnier, la flotte sans pilote, Le carcan, le garrot, l'entrave, la menotte;

Les armes de Satan c'est quelque jonglerie, C'est le loup dans la ferme et dans la bergerie, C'est le renard feutré dans la poulaillerie;

Les armes de Jésus c'est l'amour et la peine, Les armes de Satan c'est l'envie et la haine, Et la guerre est aux mains de toute châtelaine;

Les armes de Satan c'est quelque forgerie, Un document secret dans quelque hôtellerie, Les armes de Satan c'est toute diablerie;

Les armes de Jésus c'est la croix de Lorraine, Et le sang dans l'artère et le sang dans la veine, Et la source de grâce et la claire fontaine;

Les armes de Satan c'est la croix de Lorraine, Et c'est la même artère et c'est la même veine Et c'est le même sang et la trouble fontaine;

Les armes de Jésus c'est l'esclave et la reine Et toute compagnie avec son capitaine Et le double destin et la détresse humaine;

Les armes de Satan c'est l'esclave et la reine Et toute compagnie avec son capitaine Et le même destin et la même déveine;

Les armes de Jésus c'est la mort et la vie, C'est la rugueuse route incessamment gravie, C'est l'âme jusqu'au ciel insolemment ravie;

Les armes de Satan c'est la vie et la mort, Le désir et la femme et les dés et le sort Et le droit du plus dur et le droit du plus fort;

Les armes de Jésus c'est la mort et la vie, C'est le glaive de Dieu qui hésite et dévie, C'est la fidèle route obscurément suivie;

Les armes de Satan c'est la vie et la mort, C'est l'écueil immobile en plein milieu du port, C'est la peine immuable en plein milieu du sort;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort, C'est un heureux naufrage en plein milieu du port, C'est le plus beau présage en plein milieu du sort;

Les armes de Satan c'est la vie et la mort, C'est le péril de mer, c'est l'homme dans son tort, Le voleur aux aguets, le tyran dans son fort;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort, C'est Dieu dans sa justice et Satan dans son tort, La beauté du plus pur, le juste dans son fort;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort, C'est l'enfant et la femme et le secret du sort, Le navire acouflé dans le recreux du port;

Les armes de Satan c'est l'homme qui dévie, C'est les deux poings liés et c'est l'âme asservie, C'est la vengeance inlassablement poursuivie;

Les armes de Jésus ce sont les deux mains jointes, Et l'épine et la rose et les clous et les pointes, Et sur le lit de mort les pauvres âmes ointes;

C'est le choeur alterné des martyrs et des saintes, C'est le choeur conjugué des sanglots et des plaintes, Le temple, les degrés, les pilastres, les plinthes;

Les armes de Satan c'est le vert térébinthe, Cet arbre résineux et c'est la coloquinte, Cette citrouille amère et c'est la morne absinthe;

Les armes de Satan c'est les deux poings liés, Les armes de Jésus les coeurs humiliés, Les pauvres à genoux, les suppliants pliés;

Les armes de Jésus c'est la belle jacinthe Posée en un tapis dans une belle enceinte, Plus douce que la laine et plus souple et mieux teinte;

Les armes de Jésus c'est la cloche qui tinte Pour les sept sacrements, c'est l'ordre et la contrainte, Et le dessin fidèle de l'image bien peinte;

Les armes de Satan c'est la cloche qui tinte Pour le feu de l'enfer, c'est la ville contrainte A passer par le sort, c'est toute âme repeinte

Avec un faux pinceau, c'est toute règle enfreinte Au nom de quelque règle et toute foi restreinte Au nom de quelque maître et toute ville ceinte

D'un rempart frauduleux et toute fleur déteinte A force de pleuvoir et toute flamme éteinte A force de brûler, toute infortune atteinte

Au seuil de toute mort et la morne complainte Au long de toute vie et l'éphémère empreinte De nos pas sur le sable et la

mortelle étreinte

Des deux amants impurs: le corps, l'âme contrainte; Les armes de Satan c'est la ruse et la feinte, L'épouvante, l'envie et la graisse qui suinte,

Et le double concert des asthmes et des quintes, Et les coeurs compliqués et les soins et les craintes Et les coeurs contournés comme des labyrinthes;

Les armes de Jésus c'est l'éternelle empreinte De ses pas sur le sable et l'immortelle étreinte Des deux époux très purs: le corps et l'âme astreinte;

Les armes de Jésus c'est la faim assouvie, C'est le corps glorieux, ce n'est pas la survie, C'est l'éternelle table abondamment servie;

Satan c'est la vengeance elle-même assouvie, Les armes de Satan c'est une horlogerie, Un chef-d'oeuvre d'adresse et de serrurerie;

Mais la clef c'est Jésus et Jésus est la porte, Et la porte du ciel ne se prend qu'à main forte, Et tous les serruriers resteront à la porte;

Les armes de Jésus c'est cette grande escorte Que Rome lui prêta, c'est la rude cohorte Qui lui faisait honneur et c'est la croix qu'il porte;

Les armes de Satan sont de la même sorte, Car c'est la même Rome et c'est la même escorte Et la même cohorte et la même mer Morte;

Les armes de Jésus c'est qu'il nous réconforte En notre déconfort et c'est qu'il nous reporte Au premier paradis et c'est qu'il nous apporte

Le pardon de son père et c'est qu'il nous emporte Au dernier paradis et c'est qu'il nous déporte De l'exil du péché vers ce qui seul importe

Et c'est notre salut et c'est qu'il nous transporte Au royaume de grâce et c'est qu'il nous supporte, Nous et notre péché cette immense mainmorte

Qu'il porte sur l'épaule et c'est qu'il nous exhorte Par son silence même et qu'il frappe à la porte Et que l'homme est au vent comme la feuille morte;

Les armes de Satan c'est la même mainmorte, Le même désarroi, c'est qu'il nous déconforte En notre réconfort et c'est qu'il nous reporte

Au péché d'origine et c'est qu'il nous rapporte Le mépris du pardon et c'est qu'il nous remporte A la science du mal et qu'il nous redéporte

Vers la terre du bagne et qu'il nous retransporte Au ténébreux royaume où lui-même supporte Le poids de tout un monde et c'est qu'il nous exhorte

Par les beaux compliments et qu'il gratte à la porte, Et que l'homme est léger comme la feuille morte Et comme elle pourrit sous les pieds du cloporte;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort, C'est un solide ancrage au beau milieu du port, Et c'est le grand partage au beau

milieu du sort;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort, C'est un heureux mouillage en plein milieu du port, C'est le grand héritage en plein milieu du sort;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort, C'est le bon voisinage en plein milieu du port Et le pèlerinage en plein milieu du sort;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort, C'est le compagnonnage en plein milieu du port, Et c'est l'appareillage en plein milieu du sort:

Les armes de Satan ce sont les sept péchés, Et la minauderie avec les airs penchés, Et les honteux ressorts savamment déclanchés;

Les armes de Jésus ce sont les trois Vertus, Et les torses courbés et les reins courbatus, Et les galériens battus et rebattus;

Les armes de Satan c'est la méthode torte, Le sang de l'oreillette et le sang de l'aorte, Le sang du ventricule et de la veine porte;

Les armes de Jésus c'est tout le sang du coeur, Le sang de la victime et le sang du vainqueur, Le sang du noble cerf et le sang du piqueur;

Les armes de Satan ce sont les sept péchés Embarqués quatre à quatre et mollement couchés Dans la folle galère aux dais empanachés;

Les armes de Jésus c'est la barque de Pierre, Qui toujours fluctuante et toujours batelière, Racle de ses filets le fond de la

rivière;

Les armes de Jésus c'est la barque de Pierre, C'est le vieux pêcheur d'homme assis sur son derrière, Dépeuplant l'Océan, le lac et la rivière;

Les armes de Jésus c'est les sept sacrements Dans la barque de Pierre et les sept bâtiments Qui suivent par derrière et les sept monuments

Qui ne périront point, les sept couronnements, Qui sont les sept douleurs, les sept fleuronnements De l'arbre de la grâce et les sept firmaments;

Les armes de Jésus c'est cette unique nef, Gouvernant au plus près sous cet unique chef, Toujours en plein péril et toujours sans méchef;

Les armes de Jésus c'est cet unique fief, Tenu par un seul homme armé de quelque bref, Toujours en plein péril et toujours sans grief;

Les armes de Jésus c'est l'éternelle peine Assise au creux du lit de toute race humaine Et la mort est aux mains de toute châtelaine;

Les armes de Jésus c'est la grande semaine Qui part du lundi saint, c'est la grande neuvaine Qui part du trois janvier et c'est la barque pleine

Les armes de Jésus c'est cette unique nef, Le bateau vers l'écluse amarré dans le bief, Le bateau charpenté par le vieux saint Joseph;

Mais c'est aussi Jacob et le premier Joseph, Moïse sur le Nil dans une étroite nef, Et le peuple de Dieu gouverné derechef;

Les armes de Jésus c'est le sang de sa veine Et le sang de son coeur, les sanglots de sa peine Et l'immense sanglot de toute race humaine;

Les armes de Satan c'est la sourde gangrène Et l'obscur mal de tête et la lourde migraine Et l'orgueil et l'ivraie et la mauvaise graine;

Les armes de Jésus c'est la double prière, L'une marchant devant, l'autre marchant derrière, Comme lui matinale et vers lui journalière;

Les armes de Jésus c'est la double prière, L'une arrivant devant, l'autre avançant derrière, Comme lui vespérale et vers lui journalière;

C'est aussi le secret, la prière nocturne, L'immuable regret dans un coeur taciturne, Et la mort de l'amour et la cendre dans l'urne;

Les armes de Jésus c'est l'angélus du soir Et celui du matin, le calme reposoir Dans la procession, l'éclatant ostensoir

Balancé sur les fronts comme un soleil ardent; Les armes de Satan c'est la griffe et la dent, Le nez mal retroussé, le regard impudent

Les armes de Jésus c'est le calme du soir, C'est la procession assise au reposoir. De feuilles et de fleurs, c'est le lourd ostensoir

Levé dessus les fronts comme un soleil levant, Les armes de Jésus c'est la pluie et le vent Qui souffle sur la nef et c'est le coeur

fervent;

C'est le fruit qui mûrit aux planches du dressoir, C'est l'enfant qui se couche et qui vous dit bonsoir, Et s'endort en priant, c'est le lourd ostensoir

Haussé dessus les fronts comme un soleil couchant, C'est le souple vallon, c'est le coteau penchant, L'église dans la plaine et la prose et le chant;

C'est la grappe giclant sous l'énorme pressoir, C'est l'étang répandu dessus le déversoir, C'est l'encens balancé dans le lourd encensoir;

Les armes de Satan c'est l'écu trébuchant, Le propos alléchant, le souffle desséchant, La plaine sans église et l'ortie et le champ;

Les armes de Jésus c'est l'écuyer tranchant, Le bon et le méchant, le beau vaisseau marchand, L'église sur la plaine et l'homme sur le champ;

Les armes de Jésus, c'est la belle marraine Et c'est le beau baptême et c'est la belle étrenne Et l'avoine et le seigle et c'est la bonne graine

Et c'est le seneçon et c'est les sept péchés Par la contrition et les noeuds relâchés Du filet de Satan et les cordons tranchés;

Les armes de Satan c'est les sept débauchés, Et c'est le prince-évêque et les sept évêchés, Et les tentations courant sur les marchés;

Les armes de Jésus c'est sept cents évêchés, Et c'est le pape-évêque et cent archevêchés, Et l'esclave et l'enfant vendus sur les marchés;

Les armes de Jésus c'est sa tête penchée; Son coude, son genou, son épaule écorchée, Son estomac, ses reins, sa hanche démanchée;

Sa barbe, ses cheveux, ses habits arrachés, Sa poitrine, ses bras, ses poignets attachés, Les plus savants ressorts à l'instant décrochés;

C'est dans le vieux Paris la foule endimanchée Le dimanche matin, c'est la soif étanchée Au calice d'or pur, la pauvresse penchée

Sur une plus pauvresse et c'est l'amour cachée Dans l'âme la plus pauvre et la douleur couchée Dans le lit de tout homme et toute orge fauchée;

Les armes de Jésus c'est toute onde épanchée Dans un gosier de fièvre et toute âme ébauchée Au coin de toute lèvre et toute fleur jonchée

Au pied des pieds saignants et toute arme ébréchée A force de servir et la tige ébranchée A force de produire et la paille hachée;

Les armes de Jésus c'est l'amour et la peine, Et l'amour est aux mains des suppôts de la haine, Et la mort est aux mains de toute châtelaine;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort, C'est le fleuve fécond, c'est l'éternel apport De vase et de limon en plein milieu du port;

Les armes de Jésus c'est ce gamin qui dort, C'est la honte et la peine et son frère le sort, Et l'amour est aux mains des suppôts de la mort;

Les armes de Satan c'est la sensiblerie, C'est censément le droit, l'humanitairerie, Et c'est la fourberie et c'est la ladrerie;

Les armes de Satan c'est la bête lâchée, Le déshonneur gratuit, la honte remâchée, Le troupeau mal conduit, la terre mal bêchée;

Les armes de Satan c'est le membre arraché, Le bourgeon retranché, le rameau détaché, Le boeuf aiguillonné, le cheval cravaché;

Les armes de Jésus c'est la haute terrasse D'où retombe en jet d'eau la source de la grâce, Et la vasque au flanc grave et le sang de la race;

Les armes de Satan c'est la basse menace Aux coins de toute lèvre et la gluante trace Que laisse sur la fleur la visqueuse limace;

Les armes de Satan c'est un esprit pointu, C'est le corps en lambeaux, c'est le coeur combattu, Le bourreau mal payé, le procès débattu;

Les armes de Jésus c'est le coeur combattu, C'est le corps tout entier et la même vertu Et la grappe écrasée et le froment battu;

Les armes de Jésus c'est le grain sous la meule, Le raisin sous la presse et l'oiseau dans la gueule, Et le fils dans le père et l'enfant dans l'aïeule;

Mais Satan le regarde et ce vil vermisseau A juré d'étouffer sous l'ombre et le boisseau La lumière et la lampe et la plaine Monceau;

Les armes de Satan c'est une gagerie, C'est sa forfanterie et son effronterie. Et c'est le philologue et sa quincaillerie;

Les armes de Satan c'est notre servitude, C'est notre hébétement, notre longue habitude Et la nuit et la veille et la lampe et l'étude;

Les armes de Jésus c'est la béatitude Et c'est la parabole et la mansuétude Et c'est quand il pleura sur cette multitude;

Les armes de Satan c'est notre quiétude Et c'est le théorème et c'est la certitude, Le pouvoir, le savoir et la décrépitude;

Les armes de Jésus c'est le tranchant du sort, C'est ce point sur le glaive où la vie et la mort Déjouent le corps et l'âme en plein milieu du port;

Les armes de Jésus c'est notre inquiétude, L'axiome, la règle et notre incertitude, Le devoir, le pouvoir et la vicissitude;

Les armes de Jésus c'est notre servitude, C'est toute solitude et toute plénitude, Et notre turpitude et notre lassitude;

Les armes de Satan c'est la criaillerie, Le vote, le mandat et la suffragerie, Et l'avocasserie et la haranguerie;

Les armes de Jésus c'est sa sollicitude, Et notre ingratitude et son exactitude, Et la similitude et toute rectitude;

Les armes de Satan c'est pure vanterie, C'est du vieux bric à brac, de l'antiquaillerie, Du fabriqué, du faux, de la ferronnerie;

Les armes de Satan c'est le fruit défendu, C'est le meurtre d'Abel, c'est le sang répandu, C'est Judas dépendu, c'est Judas rependu;

Les armes de Satan c'est le filet tendu, C'est le propos douteux et le sous-entendu, Et toute controverse et tout malentendu;

Les armes de Satan c'est Jésus-Christ vendu, C'est les trente deniers, c'est Joseph descendu Au fond de la citerne et captif revendu;

Les armes de Satan c'est la race perdue, C'est le lacet tressé, c'est la corde tordue, Toute chair assaillie de toute chair mordue;

Les armes de Satan c'est tout le résidu Et la lie et l'écume et c'est l'individu Et c'est le commentaire et le compte rendu;

Les armes de Satan c'est toute dette due Irrémissiblement, la honte suspendue, Et par son gouverneur toute ville rendue;

Les armes de Jésus c'est Satan confondu, Tout fossé remparé, tout rempart défendu, Tout terrain regagné sur le terrain perdu;

Et la dette remise et la dette rendue Par le frère à son frère et la brebis perdue Et toute âme assaillie et toute âme mordue;

Les armes de Jésus c'est la nuit répandue Pour le repos de l'homme et la ferme vendue Pour payer les impôts et la brebis tondue;

Les armes de Jésus c'est la neige fondue Au soleil du printemps, la hache suspendue Au jour du jugement et c'est l'âme éperdue

De son indignité, c'est la grande étendue Et l'arbre de Noël et la bûche fendue Et c'est depuis Adam la nouvelle attendue;

Les armes de Jésus c'est la bonne aventure, Et c'est le Créateur créant la créature, Et le sceau du Seigneur mettant la signature;

Les armes de Satan c'est la caricature Et la contrefaçon de toute signature Et l'homme jugeant l'homme et la magistrature

Assise au tribunal, c'est la lettre surie, La littéralité morne et déjà pourrie, Les armes de Satan c'est la chancellerie;

Les armes de Satan c'est la plaisanterie, Cette sauce tournée et c'est l'hôtellerie Pour les mauvais passants et c'est l'ivrognerie

Les coudes sur la table et la clabauderie Et la ribauderie et la maussaderie Et la badauderie et la nigauderie;

Les armes de Jésus c'est la charpenterie, L'établi, la varlope et la menuiserie, La scie et le rabot et l'ébénisterie,

Le denier de la veuve et le bon ouvrier; Les armes de Satan c'est le vil usurier, L'armurier, le guerrier, le manufacturier;

Les armes de Satan c'est la truanderie, Le mauvais compagnon, la camaraderie, Le mauvais camarade et la cafarderie

Et le mauvais garçon; c'est le regard oblique Jeté sur le voisin, le peuple famélique Sous la bombance énorme et pantagruélique;

Les armes de Jésus c'est la foi catholique Enchâssée à prix d'or, la ronde basilique, Et c'est la paix publique et la sainte relique;

Les armes de Satan c'est tout ce qui complique La très simple existence et c'est quand il implique L'innocent dans le crime et dans le diabolique;

Les armes de Jésus c'est le cèdre biblique, La salutation, la ferveur angélique, L'annonciation de l'ère évangélique;

Les armes de Satan c'est sa ruse et sa clique Et sa claque sournoise et méphistophélique, Et sa noise en sourdine et machiavélique;

Les armes de Jésus c'est le léger caïque De Pierre sur le lac, c'est l'archange archaïque Fermant le paradis, c'est la foi judaïque.

Et la première loi, c'est la race hébraïque Et le tronc d'Israël, et c'est la mosaïque De la vertu des clercs, de la vertu laïque;

Les armes de Jésus c'est la loi mosaïque, Les dix commandements au peuple liturgique, Et qu'il n'a point rayés de Rome apostolique;

Les armes de Jésus c'est la mort héroïque Du martyr dans l'arène et la douceur stoïque Du saint et c'est aussi la vertu prosaïque;

Les armes de Satan c'est la courbe saïque, Souple vaisseau de charge et c'est l'art chaldaïque Et la vertu du riche et du pharisaïque;

Et c'est l'aigre réplique et le somnambulique, Et le cyrénaïque et l'aristotélique, Et le pire de tout c'est bien quand il explique;

Les armes de Jésus c'est l'ardente supplique Du pauvre au gouverneur, c'est le parabolique, Et c'est les huit bonheurs sous Rome apostolique,

Et c'est le roi de France et c'est la république Et c'est le bref du pape et la lourde encyclique Parmi les deuils privés et la vertu publique;

Les armes de Satan c'est le vil publicain, Le percepteur de Rome et le fieffé coquin Qui berne l'honnête homme et qui fait le faquin;

L'avare péager, le servile sequin, L'infidèle berger, le manteau d'Arlequin De vice et de vertu, le grossier mannequin

Qui fait peur aux moineaux, le rude casaquin Sur l'armure de guerre et le lourd troussequin Sur le cheval de guerre et l'ennuyeux pasquin;

Les armes de Jésus c'est le Samaritain, Le blessé recueilli, le pauvre franciscain, Les armes de Jésus c'est le républicain;

Les armes de Satan c'est le faux symbolique, La pierre en comprimé, le marbre en majolique, (La pierre de Jésus, c'est le pur pentélique);

Les armes de Satan c'est toute hyperbolique, Le masque de Satan c'est toute bucolique Modulant sous le hêtre une pure idyllique;

Les armes de tous deux c'est le mélancolique, Soit qu'il soit descendu du vieux cèdre biblique, Soit qu'il soit remonté de jeune république;

Les armes de Satan c'est toute idolâtrie, Tout réassortiment, toute replâtrerie, Tout fatras, tout raccord, toute folâtrerie;

Les armes de Jésus c'est culte de doulie Ou d'asservissement, c'est culte de latrie Ou d'adoration, c'est culte de patrie

Ou de terre natale; et démonolâtrie Retourne vers Satan avec zoolâtrie, Avec psychiâtrie, avec chimiâtrie,

Avec l'ergot du seigle et les autres caries, Et les phylloxéras et les vignes flétries, Et les puits desséchés et les races taries;

Les armes de Jésus c'est la pauvre monture, L'ânon de cette ânesse et c'est la courbature De ses reins bâtonnés et c'est la sépulture

Dans un caveau prêté, c'est l'agneau sans pâture, C'est la barque de Pierre errante et sans mâture, Et le préteur de Rome et c'est la préfecture

Et le préfet de Rome et cette humble toiture, Ce chaume au ras du sol et l'unique voiture Avec un seul cheval et la vieille clôture

En mauvais fil de fer et la progéniture Attendant sous la lampe une humble nourriture, Espérant vaguement un pot de confiture;

Les armes de Satan c'est cette dictature De ces sept qui sont sept sur la même monture, Sur un cheval pourri tenus par la ceinture;

Les armes de Jésus c'est la sainte Écriture Depuis le premier livre et c'est toute droiture Depuis le premier pas et c'est toute armature

Tenant son homme roide et c'est toute ossature Tenant son homme ferme et toute architecture Tenant la maison pleine et basse de stature;

Les armes de Satan c'est le mauvais docteur, (Mais en est-il de bons?), c'est le mauvais acteur Qui joue à contre sens et le mauvais lecteur

Qui lit à contre texte et c'est le détracteur Qui détracte et détraque et le simple électeur Qui rétracte et qui vote et le morne

inspecteur

Qui regarde et surveille et le dur directeur Qui regarde et gouverne et le lourd protecteur Qui regarde et qui pèse et qui fait le recteur;

Les armes de Satan c'est le contradicteur Qui dit d'abord: Mais non, c'est l'antique licteur Et l'antique faisceau, c'est Satan destructeur;

Les armes de Satan c'est Satan constructeur Du satané parvis, c'est Satan conducteur De l'homme vers sa perte et Satan rédacteur

De la fausse nouvelle et c'est tout abstracteur De la cinquième essence et tout contrefacteur Qui sera poursuivi, c'est Satan collecteur

D'impôts pour son État, c'est Satan correcteur Dans son mauvais journal, et traître traducteur Dans son mauvais patois, et fourbe producteur

De produits frelatés, brillant introducteur Au royaume d'enfer, décevant instructeur De mauvaise recrue et sinistre amateur

D'art pour ses collections et savant armateur De naufrage et superbe et docile imposteur, Les armes de Satan c'est Satan séducteur;

Les armes de Satan c'est la sévère cotte De maille et c'est aussi le regard qui clignotte Sous la lourde visière et sous la bourguignotte;

Les armes de Jésus c'est la race future, C'est le riche missel, c'est la miniature, Et le ciel et l'enfer et la terre en peinture;

Les armes de Satan c'est la mésaventure, Le traître couronné, la mauvaise lecture, Les armes de Satan c'est la littérature;

Les armes de Jésus c'est noblesse et roture Égales vers sa face et la belle sculpture Au portail de l'église et la fine moulure;

Les armes de Jésus c'est la riche tenture Devant le tabernacle et la rouge teinture De la robe du prêtre et des croix de torture;

Les armes de Satan c'est toute conjecture Maraudant sur le texte et c'est toute imposture, Toute note au crayon, toute maculature;

Et c'est toute leçon qui n'est pas la lecture, Et c'est toute façon qui n'est pas la facture, Et c'est toute moisson qui n'est pas drue et dure;

Et c'est toute prison qui n'est pas la capture, Et toute liaison qui n'est pas la rupture, Toute cendre, tout feu qui n'est pas feu qui dure;

Les armes de Satan c'est la désinvolture, C'est la fausse élégance et toute conjoncture Où l'homme droit est mis en oblique posture;

Les armes de Satan c'est la fausse culture Qui sème le chiendent et c'est la couverture Volée au vieux cheval et c'est toute ouverture

Que l'on n'a pas ouvert et toute fermeture Que l'on n'a pas fermée et toute quadrature Que l'on n'a pas quarrée et c'est toute arcature

Que l'on n'a pas arquée et c'est toute rature Au milieu de la page et toute ligature Qui n'est pas pour la greffe et toute

horticulture

Qui n'est pas pour la fleur, toute arboriculture Qui n'est pas pour le fruit, toute viticulture Qui n'est pas pour le vin, c'est toute agriculture

Qui n'est pas pour le blé, c'est toute apiculture Qui n'est pas pour le miel, toute sylviculture Qui n'est pas pour le bois et c'est toute bouture

Qui n'a pas pris racine et c'est toute mouture Qui n'est pas du moulin et toute portraiture Qui n'est pas le modèle et toute investiture

Qui ne vient pas de Dieu, c'est le point de suture Quand il est mal cousu, c'est la judicature De l'homme sur un homme et la candidature

Assise en robe blanche au seuil de la préture; Les armes de Satan c'est la nomenclature Et le dénombrement, c'est toute fourniture

Qui n'est pas à bon poids, c'est la belle denture Des bêtes dans l'arène et c'est la devanture Qui masque la maison et c'est toute jointure

Qui s'articule mal et c'est toute fracture Qui ne se réduit pas, c'est toute contracture Qui ne se résoud pas et c'est toute structure

Qui n'est pas organique et c'est toute questure Où l'on est candidat et c'est toute texture Qui n'est pas de bon fil et c'est toute mixture

Qui n'est pas du bon vin et c'est toute mouture Qui n'est pas du bon pain et c'est toute pâture Qui n'est pas du bon grain et c'est toute clôture

Qui n'est pas de bon bois et c'est toute questure Qui requiert à faux poids, frappe à fausse mesure, Paie à fausse monnaie et prête avec usure;

Les armes de Jésus c'est la législature Des dix commandements et c'est la tablature Des tables de la loi, c'est la nonciature

Quand le nonce est du pape et la judicature Quand le juge craint Dieu, c'est la magistrature Quand elle est magistrale et la cléricature

Quand le clerc est prudhomme et c'est la prélature Quand l'évêque est Aignan ou saint Bonaventure Ou saint Côme ou saint Loup, la sacrificature

Quand c'est lui la victime et c'est toute vêture Qui vêt l'âme et le corps et c'est toute tonture Qui n'écorchera pas la faible créature;

Les armes de Jésus c'est la belle paroisse Assise au coeur de France et c'est la noble angoisse Du curé soucieux que son troupeau recroisse;

Les armes de Jésus c'est la belle provende Éparse au râtelier, c'est le thym, la lavande, Et la rose et l'oeillet et la souple guirlande;

Les armée de Jésus c'est le bon voisinage Entre les pauvres gens, c'est le pauvre village Et l'église au milieu, c'est le compagnonnage

Entre bons compagnons, c'est le pèlerinage Entre bons pèlerins, c'est le pauvre ménage Entre l'homme et la femme et le long mariage;

Les armes de Jésus c'est les enfants bien sages Assis au coin du feu, c'est les belles images Qu'on voit sur les vitraux et c'est les trois rois mages;

Les armes de Satan c'est les magiciens Et la magicerie et les faux entretiens Et les libres discours au conseil des anciens;

Les armes de Jésus c'est la pauvre famille, Les frères et la soeur, les garçons et la fille, Le fuseau lourd de laine et la savante aiguille;

Les armes de Jésus c'est tous les coeurs païens: Pourvu qu'on les baptise et les rende chrétiens, Il en fait les plus purs de tous ses paroissiens;

Les armes de Jésus c'est tous les plébéiens: A moins qu'on les courtise et les rende vauriens, Il en fait les plus durs de ses fermes soutiens;

Les armes de Jésus c'est les bons citoyens: Quand la grâce les prend par ses secrets moyens, Il en fait les plus sûrs de ses curés doyens;

Les armes de Jésus c'est la docilité, C'est la foi, l'espérance et c'est la charité, C'est la femme et l'enfant et la fidélité;

Les armes de Jésus c'est la fragilité, C'est la vertu civique et c'est la liberté, C'est la femme et l'enfant et c'est la pauvreté;

Les armes de Jésus c'est la simplicité, C'est la paix éternelle et c'est dans la cité Tout un fleuve de grâce et d'efficacité;

Les armes de Jésus c'est la nécessité Du travail et du pain et c'est dans la cité Tout un fleuve de grâce et de félicité;

Les armes de Jésus c'est la sagacité, Le pardon de l'offense et c'est dans la cité Tout un fleuve de grâce et de vivacité;

Les armes de Jésus c'est la mendicité Du dernier misérable et c'est dans la cité Tout un fleuve de grâce et de ténacité;

Les armes de Satan c'est le chemin tortu, Le sentier dérobé, le cheval abattu Les quatre fers en l'air, et le mulet têtu;

Les armes de Satan c'est la fausse tendresse Couchée au lit de l'homme et la molle paresse Qui dort le long du jour et se désintéresse

Du pauvre et de l'enfant et c'est la charmeresse Avec ses mots savants et la devineresse Et sa vieille grimace et c'est l'enchanteresse

Avec ses vieux onguents et c'est la sécheresse Du coeur et c'est la vraie et c'est la fausse adresse De l'homme très malin; c'est l'homme qui transgresse

Les vieilles lois de l'homme et c'est l'homme qui tresse Le chanvre du gibet et l'homme qui progresse. Les armes de Satan c'est l'homme qui s'engraisse

Du sang du malheureux, le serpent qui redresse La tête et c'est aussi le vigneron qui presse La grappe et fait jaillir le vin doux et l'ivresse;

Les armes de Jésus c'est toute forteresse Qui tient et c'est la noble et la pure caresse De la mère à l'enfant et c'est la maladresse

De l'homme pas malin et la sourde tendresse De la mère à la fille afin que reparaisse En cette enfant naissante une même tendresse

Et dans le temps futur une même caresse Et ce même regard et cette même tresse Blonde qui fleurira, cette même détresse

Qui sera consolée, et cette âme pauvresse Et dans le dernier temps une même allégresse; Les armes de Jésus c'est l'homme qui s'adresse

Directement à Dieu, c'est l'homme qui s'adresse A quelque saint patron, c'est l'homme qui se dresse Contre l'iniquité, c'est l'homme qui s'empresse

A panser le blessé, c'est la fraîche compresse Sur la cuisante plaie et l'homme qui s'engraisse De sanglots et de pleurs, de peine et de détresse,

Et d'un regret plus beau que la même tendresse, Et l'arme aux mains de l'ange ardente et vengeresse Au seuil du paradis afin que comparaisse

L'âme toujours chassée et toujours chasseresse, L'âme toujours esclave et ensemble maîtresse, L'âme toujours enfant et toujours pécheresse;

Les armes de Jésus c'est la lettre et l'esprit, Mais c'est l'esprit qui mène et l'esprit qui nourrit, Et la lettre n'est là que comme un mot d'écrit;

Les armes de Jésus c'est la lettre et l'esprit, C'est le père qui gronde et l'enfant qui sourit, C'est le Père et le Fils et c'est le Saint-Esprit;

La lettre est ce qui tue et l'esprit vivifie, Et la lettre est la mort et l'esprit est la vie, Et la lettre est l'orgueil et la lettre est l'envie;

C'est l'esprit qui commande et la lettre qui sert, C'est l'esprit qui demande et la lettre qui perd Et c'est l'esprit qui sauve et prêche en plein désert;

C'est l'esprit qui gouverne et l'esprit qui conduit L'homme vers un seul point et la lettre qui suit Vers la lampe de l'ogre et c'est l'esprit qui cuit

Le pain quand il est chaud, c'est l'esprit qui déduit Jésus du vieil Adam et derechef induit Israël en Jésus que la lettre réduit;

C'est l'esprit qui combat et la lettre qui fuit, C'est l'esprit qui travaille et l'esprit qui produit La paille, le bon grain, la feuille, le bon fruit;

Et la lettre n'a jamais fait qu'un peu de bruit, C'est elle qui séduit et c'est elle qui nuit, Et la lettre et l'esprit c'est le jour et la nuit;

Mais l'esprit et la lettre est la nuit et le jour, Les armes de Jésus c'est l'honneur et l'amour Et le roi dans son camp et le roi dans sa cour;

Les armes de Jésus c'est le feu dans le four, La pâte et le levain et c'est le pain du jour, Et c'est le roi David retiré dans sa tour;

Les armes de Jésus c'est tout homme proscrit Qui sera rappelé, c'est le jeune conscrit Qui sera convoqué, c'est le jeune homme inscrit

Sur le livre éternel et c'est le coeur contrit Qui sera fomenté, c'est le billet souscrit Qui sera présenté, c'est le bonheur décrit

Un jour sur la montagne et l'honnête rescrit De par le roi du ciel et le pardon prescrit Par la nouvelle loi, c'est Dieu même transcrit

De Moïse en Jésus, c'est Satan circonscrit, C'est tout ce qu'il fallait pour que Jésus souffrît, Les armes de Jésus c'est surtout Jésus-Christ;

C'est tout ce qu'il fallait pour que Jésus ouvrît La porte du tombeau, pour que Jésus offrît Le premier sacrifice et qu'il rendît l'esprit;

C'est tout ce qu'il fallait pour que Jésus couvrît Le pécheur devant Dieu, pour qu'il redécouvrît Le chemin du salut et pour qu'il entreprît

De remonter la pente et pour qu'il se reprît Et qu'il reprît le monde et pour que l'homme apprît Le chemin difficile et pour qu'il désapprît

La route sans cailloux et pour qu'un jour en Gaule, D'autres soldats romains, le manteau sur l'épaule, Le torse bien moulé dans leurs lames de tôle,

Chevauchant par la route épaisse comme un môle, La lance entre les doigts comme on tient une gaule, Un jour en plein hiver sous la neige du pôle,

Le long des blancs bouleaux, le long du même saule, Voyant un vagabond, quelque échappé de geôle, Un autre centurion, de ceux que Rome enrôle,

Du manteau militaire enfin se découvrît; C'est tout ce qu'il fallait pour que l'homme s'éprît Du seul amour qui dure et pour

qu'il se déprît

Du seul amour qui passe et pour qu'il se méprît Comme il faut se méprendre et qu'alors il comprît Tout ce qu'il faut comprendre et qu'alors il en prît

Tout ce qu'il faut en prendre et qu'alors il surprît Le secret mal gardé, le secret manuscrit Qui n'est pas dans la lettre et se cache en esprit;

Les armes de Jésus c'est le chemin fleuri, Mais plus que le printemps galamment refleuri, C'est le sévère automne à l'instant défleuri;

Et la fleur de Marie est la rose fleurie, Mais plus que l'humble rose au printemps refleurie, C'est la rose d'automne humblement défleurie;

Les armes de Jésus c'est le vallon fleuri, Mais plus que le printemps incessamment fleuri, Et plus que le printemps insolemment fleuri,

Et plus que le printemps impudemment fleuri. Et plus que le printemps effrontément fleuri, C'est le pudique automne à jamais défleuri;

Les armes de Jésus c'est un peuple chéri Comme un fils qui revient, c'est un mourant guéri Par son extrême onction, c'est un peuple aguerri

Par une juste guerre et le marin péri Au péril de la mer, le navire atterri Dans le recreux du port, tout un peuple nourri

De quelques poissons secs, tout un monde nourri D'une seule victime et le raisin mûri Pour le vin du calice et l'autre vin suri

Pour l'éponge et la lance et le vinaigre aigri; Les armes de Jésus c'est le levain pétri Au milieu de la pâte et lui-même suri;

Les armes de Satan c'est le fleuve tari, C'est chez l'équarrisseur le cheval équarri, C'est l'enfant affamé, c'est le pain renchéri;

Les armes de Satan c'est le coeur mal guéri De la vieille blessure et c'est le coeur tari A force de saigner et le coeur mal nourri

A force de jeûner, c'est tout ce qui tarit, C'est tout ce qui périt, tout ce qui dépérit, Et tout ce qui surit et tout ce qui pourrit;

Les armes de Satan c'est la sève appauvrie, C'est le sang répandu, la branche rabougrie, Le rameau desséché, la prude renchérie;

Les armes de Satan c'est tout ce qui flétrit, Rapetisse, avilit, injurie, amoindrit, C'est tout ce qui méprise et tout ce qui meurtrit;

Les armes de Jésus c'est tout ce qui nourrit, C'est tout ce qui boutonne et tout ce qui périt Aux jardins de Touraine et tout ce qui mûrit;

Les armes de Jésus c'est un coeur tout fleuri, Plus que le jeune coeur au printemps refleuri, C'est le coeur à l'automne à jamais défleuri;

Les armes de Satan c'est la paix et la guerre, Les peuples éventrés, les sacrements par terre, La honte, la terreur, la rage militaire;

Les armes de Jésus c'est la guerre et la paix, Les peuples respectés et les derniers harnais De guerre suspendus aux frontons des palais;

Les armes de Satan c'est l'horreur de la guerre, Les peuples affolés, Jésus sur le Calvaire, Le sang, le cri de mort, le meurtre volontaire;

Les armes de Jésus c'est l'honneur de la guerre, Les peuples rétablis, Jésus sur le Calvaire, Le sang, le sacrifice et la mort volontaire;

Pour qu'elle vît venir sous un tel étendard De Jésus-Christ soldat contre Satan soudard, Vers le vieux saint Étienne et le vieux saint Médard;

Pour qu'elle vît venir par un chemin de terre, Comme une jeune enfant qui vient vers sa grand'mère, Par les bois de Puteaux, par les champs de Nanterre;

Pour qu'elle vît venir ardente et militaire, Obéissante et ferme et douce et volontaire, Sur Boulogne et Neuilly, sur Puteaux et Nanterre;

Hauturière et docile, alerte et droiturière, Et prompte à la manoeuvre et peu procédurière, Destinée à périr comme une aventurière;

Bien en selle en avant de sa cavalerie, Masquant ses bombardiers et sa bombarderie, Traînant comme un réseau sa lourde infanterie;

Ameutant ses tambours qui battaient pour la messe, Gourmandant ces brigands qui couraient à confesse, Déférente aux trois voix qui scellaient leur promesse;

Ayant mis les soldats au pas sacramentaire, Ayant mis les curés au pas réglementaire, Et logé les Vertus au train

régimentaire;

Bien allante et vaillante et sans étourderie, Bien venante et plaisante et sans coquetterie, Bien disante et parlante et sans bavarderie;

Révérant les coffrets sertis de pierrerie Où les reliefs des saints ouvrés d'orfèvrerie Reposent sur l'autel et sur la broderie;

Sage comme une aïeule en sa tendre jeunesse, Cadette ayant conquis le plus beau droit d'aînesse, Grave et les yeux plus clairs que d'une chanoinesse,

La sainte la plus grande après sainte Marie.

NEUVIÈME JOUR

POUR LE SAMEDI 11 JANVIER 1913

IX

Comme Dieu ne fait rien que par compagnonnage, Il fallut qu'elle vît ces mauvais compagnons, Les Anglais, (les Français), les traîtres Bourguignons Dépecer le royaume ainsi qu'un apanage;

Il fallut qu'elle vît ce monstrueux ménage, Et les gibets poussant comme des champignons, Et le mur et le toit et l'angle des pignons Tout dégouttants du meurtre et du sang du carnage;

Il fallut qu'elle vît tout ce maquignonnage, Les cadavres tout nus serrés en rangs d'oignons, Les blessés mutilés traînés sur leurs moignons, Les morts et les mourants dérivant à la nage;

Il fallut qu'elle vît cet horrible engrenage Happer tout le royaume et ces mauvais garçons Rouer vif tout un peuple et rôtir les moissons, Sortis du menu peuple ou du haut baronnage;

Les armes de Jésus c'est la belle marraine Et c'est le beau baptême et les belles dragées, Mais plus que le cortège et que les apogées C'est le deuil et la ruine et la honte et la peine;

Il fallut qu'elle vît par ce libertinage Dissiper ce trésor d'honneur que nous gagnons, Et déserter le Dieu que nous accompagnons, Comme on déserte un mort dans un pauvre village;

Il fallut qu'elle vît par ce vagabondage Retourner ce passé dont nous nous éloignons, Il fallut qu'elle vît les maux que nous soignons Monter le long de nous comme un échafaudage;

Il fallut qu'elle vît par le faux témoignage Démentir le propos pour qui nous témoignons, Il fallut qu'elle vît l'urne où nous nous baignons S'effondrer par souillure et par dévergondage;

Il fallut qu'elle vît par tout ce maraudage Cueillir les fruits moisis et que nous dédaignons, Il fallut qu'elle vît la ville où nous régnons Démantelée aux mains de tout ce chapardage;

Il fallut qu'elle vît par tant d'enfantillage Avilir cette foi dont nous nous imprégnons, Il fallut qu'elle vît le sang dont nous saignons Saigner du même coeur et du même courage;

Il fallut qu'elle vît par un sot bavardage Flétrir le dogme auguste et que nous enseignons, Et qu'elle vît tarir la grâce où nous baignons, Lustrale et baptismale, en un lourd badinage;

Il fallut qu'elle vît par tout ce brigandage Commettre les forfaits dont nous nous indignons, Et les écus sonnants et que nous

alignons Fondre au creuset d'orgueil et de faux monnayage;

Il fallut qu'elle vît par tout ce forlignage Dégénérer la race où nous nous alignons, Et les mots éternels et que nous soulignons Tomber dans le silence et dans le persiflage;

Il fallut qu'elle vît par tout ce maquillage Fausser la signature où nous contresignons, Et le terme et la mort que nous nous assignons Approcher tous les jours comme un lointain rivage;

Il fallut qu'elle vît cette jalouse rage Assaillir la caserne où nous nous consignons, Et la taverne infâme et que nous désignons D'un nom injurieux déborder sur la plage;

Il fallut qu'elle vît cette haine sauvage Dénaturer le sort où nous nous résignons, Et la ronce et l'ortie où nous égratignons Nos mains s'enchevêtrer dans le jeune bocage;

Il fallut qu'elle vît au chemin de halage Déraciner la borne à qui nous nous cognons, Et qu'elle vît le coin où nous nous rencoignons Nous refuser le gîte et le pain du voyage;

Il fallut qu'elle vît dans ce commun naufrage Sombrer l'arche rompue et que nous empoignons, Et qu'elle vît la grande armée où nous grognons, (Mais nous marchons toujours), subir cet hivernage;

Il fallut qu'elle vît par un tel sabotage Dénaturaliser l'oeuvre où nous besognons. Et qu'elle vît l'injure à qui nous répugnons Régner et gouverner sous figure d'outrage;

Il fallut qu'elle vît le long du bastingage Précipiter à l'eau l'or que nous épargnons, Et qu'elle vît la vergue où nous nous éborgnons Chanceler et tomber par l'effet du tangage;

Il fallut qu'elle vît dans ce même hivernage S'évanouir de froid l'ardeur que nous feignons, Et qu'elle vît la peine où nous nous renfrognons S'évanouir de mort dans un beau sarcophage;

Il fallut qu'elle vît dans cet appareillage S'avancer la galère où captifs nous geignons, Et qu'elle vît la nef lourde où nous nous plaignons Gémir dans ses haubans et ses bois d'assemblage;

Il fallut qu'elle vît par un commun partage Arriver justement le sort que nous craignons, Et la loi qui nous sauve et que nous enfreignons Exposée à périr dans ce même naufrage;

Il fallut qu'elle vît dans le même mouillage Sombrer le désespoir que seul nous étreignons, Et qu'elle vît cet ordre où nous nous astreignons Perdre ses bancs de rame et son amarinage;

Il fallut qu'elle vît dans ce commun dommage Plier la discipline où nous nous contraignons, Et qu'elle vît l'astreinte où nous nous restreignons Se détendre et crever comme un mauvais bordage;

Il fallut qu'elle vît dans le mouvant sillage Flotter et s'enfoncer la mort que nous ceignons, Et qu'elle vît couler le sang dont nous teignons Notre robe lustrale et notre enfantillage;

Il fallut qu'elle vît par un jeu de mirage Reculer le but fixe et que nous atteignons, Et qu'elle vît le terme où nous nous rejoignons Se dérober à nous en plein atterrissage;

Il fallut qu'elle vît en plein coeur de l'orage Brûler la chère flamme et que nous éteignons Et qu'elle vît les maux que nous nous adjoignons Se coucher contre nous pour un noble servage;

Il fallût qu'elle vît dans tout ce gribouillage Se raidir les devoirs que nous nous enjoignons, Et les soucis aigus et dont nous nous poignons Nous percer jusqu'au coeur dans tout ce barbouillage:

Pour qu'elle vît venir du fond de la campagne, Au milieu de ses clercs, au milieu de ses pages, Vers l'arène romaine et la roide montagne,

Traînant les trois Vertus au train des équipages, Sa plus fine et plus ferme et plus douce compagne Et la plus belle enfant de ses longs patronages.

_la tapisserie

de Notre Dame_

_cahier pour le dimanche de la Pentecôte

et pour le mois de mai

de la quatorzième série_

au fidèle Lotte

et

au _Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université_

Présentation de Paris à Notre Dame

Étoile de la mer voici la lourde nef Où nous ramons tout nuds sous vos commandements Voici notre détresse et nos désarmements; Voici le quai du Louvre, et l'écluse, et le bief.

Voici notre appareil et voici notre chef. C'est un gars de chez nous qui siffle par moments. Il n'a pas son pareil pour les gouver-

nements. Il a la tête dure et le geste un peu bref.

Reine qui vous levez sur tous les océans, Vous penserez à nous quand nous serons au large. Aujourd'hui c'est le jour d'embarquer notre charge. Voici l'énorme grue et les longs meuglements.

S'il fallait le charger de nos pauvres vertus, Ce vaisseau s'en irait vers votre auguste seuil Plus creux que la noisette après que l'écureuil L'a laissé retomber de ses ongles pointus.

Nuls ballots n'entreraient par les panneaux béants, Et nous arriverions dans la mer de sargasse Traînant cette inutile et grotesque carcasse Et les Anglais diraient: Ils n'ont rien mis dedans.

Mais nous saurons l'emplir et nous vous le jurons, Il sera plus beau dans cet illustre port. La cargaison ira jusque sur le platbord. Et quand il sera plein nous le couronnerons.

Nous n'y chargerons pas notre pauvre maïs, Mais de l'or et du blé que nous emporterons. Et il tiendra la mer: car nous le chargerons Du poids de nos péchés payés par votre fils.

Paris vaisseau de charge

Double vaisseau de charge aux deux rives de Seine, Vaisseau de pourpre et d'or, de myrrhe et de cinname, Vaisseau de blé, de seigle, et de justesse d'âme, D'humilité, d'orgueil, et de simple verveine;

Nos pères t'ont comblé d'une si longue peine, Depuis mille et mille ans que tu viens à la lame, Que nulle cargaison n'est si lourde à la rame, Et que nul bâtiment n'a la panse aussi pleine.

Mais nous apporterons un regret si sévère, Et si nourri d'honneur, et si creusé de flamme, Que le chef le prendra pour un sac

de prière,

Et le fera hisser jusque sous l'oriflamme, Navire appareillé sous Septime Sévère, Double vaisseau de charge aux pieds de Notre Dame.

Paris double galère

Depuis le Point du Jour jusqu'aux cèdres bibliques Double galère assise au long du grand bazar, Et du grand ministère, et du morne alcazar, Parmi les deuils privés et les vertus publiques;

Sous les quatre-vingts rois et les trois Républiques, Et sous Napoléon, Alexandre et César, Nos pères ont tenté le centuple hasard, Fidèlement courbés sur tes rames obliques.

Et nous prenant leur place au même banc de chêne, Nous ramerons des reins, de la nuque, de l'âme, Pliés, cassés, meurtris, saignants sous notre chaîne;

Et nous tiendrons le coup, rivés sur notre rame, Forçats fils de forçats aux deux rives de Seine, Galériens couchés aux pieds de Notre Dame.

Paris vaisseau de guerre

Double vaisseau de ligne au long des colonnades Autrefois bâtiment au centuple sabord, Aujourd'hui lourde usine, énorme coffre-fort Fermé sur le secret des sourdes canonnades.

Nos pères t'ont dansé de chaudes sérénades. Ils t'ont fleuri du sang de la plus belle mort, Quand au gaillard d'avant vers l'un et l'autre bord Bondissait le troupeau des graves caronnades.

Mais nous apporterons à tes destins géants Un coeur si sérieux et si brûlé de flamme, Un coeur si curieux de tous les océans,

Soldats fils de soldats sous la même oriflamme, Qu'on nous mettra valets de tes canons béants, Monstres verts accroupis aux pieds de Notre-Dame.

Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres

Étoile de la mer voici la lourde nappe Et la profonde houle et l'océan des blés Et la mouvante écume et nos greniers comblés, Voici votre regard sur cette immense chape

Et voici votre voix sur cette lourde plaine Et nos amis absents et nos coeurs dépeuplés, Voici le long de nous nos poings désassemblés Et notre lassitude et notre force pleine.

Étoile du matin, inaccessible reine, Voici que nous marchons vers votre illustre cour, Et voici le plateau de notre pauvre amour, Et voici l'océan de notre immense peine.

Un sanglot rôde et court par delà l'horizon. A peine quelques toits font comme un archipel. Du vieux clocher retombe une sorte d'appel. L'épaisse église semble une basse maison.

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale. De loin en loin surnage un chapelet de meules, Rondes comme des tours, opulentes et seules Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux. Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire.

Vous nous voyez marcher sur cette route droite, Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents. Sur ce large éventail ouvert à tous les vents La route nationale est notre porte étroite.

Nous allons devant nous, les mains le long des poches, Sans aucun appareil, sans fatras, sans discours, D'un pas toujours égal, sans hâte ni recours, Des champs les plus présents vers les champs les plus proches.

Vous nous voyez marcher, nous sommes la piétaille. Nous n'avançons jamais que d'un pas à la fois. Mais vingt siècles de peuple et vingt siècles de rois, Et toute leur séquelle et toute leur volaille

Et leurs chapeaux à plume avec leur valetaille Ont appris ce que c'est que d'être familiers, Et comme on peut marcher, les pieds dans ses souliers, Vers un dernier carré le soir d'une bataille.

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau, Dans le recourbement de notre blonde Loire, Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire N'est là que pour baiser votre auguste manteau.

Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau, Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse, Et la Loire coulante et souvent limoneuse N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.

Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans Le portail de la ferme et les durs paysans Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate Et nous avons connu dès nos premiers regrets Ce que peut receler de désespoirs secrets Un soleil qui descend dans un ciel écarlate

Et qui se couche au ras d'un sol inévitable Dur comme une justice, égal comme une barre, Juste comme une loi, fermé comme une mare, Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde A fait jaillir ici d'un seul enlèvement, Et d'une seule source et d'un seul portement, Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David voici votre tour beauceronne. C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté Vers un ciel de clémence et de sérénité, Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

Un homme de chez nous a fait ici jaillir, Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix, Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois, La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.

C'est la gerbe et le blé qui ne périra point, Qui ne fanera point au soleil de septembre, Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre, C'est votre serviteur et c'est votre témoin.

C'est la tige et le blé qui ne pourrira pas, Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été. Qui ne moisira point dans un hiver gâté, Qui ne transira point dans le commun trépas.

C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute, La plus haute oraison qu'on ait jamais portée, La plus droite raison qu'on ait jamais jetée, Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute.

Celle qui ne mourra le jour d'aucunes morts, Le gage et le portrait de nos arrachements, L'image et le tracé de nos redressements, La laine et le fuseau des plus modestes sorts.

Nous arrivons vers vous du lointain Parisis. Nous avons pour trois jours quitté notre boutique, Et l'archéologie avec la sémantique, Et la maigre Sorbonne et ses pauvres petits.

D'autres viendront vers vous du lointain Beauvaisis. Nous avons pour trois jours laissé notre négoce, Et la rumeur géante et la ville colosse, D'autres viendront vers vous du lointain Cambrésis.

Nous arrivons vers vous de Paris capitale. C'est là que nous avons notre gouvernement, Et notre temps perdu dans le lanternement, Et notre liberté décevante et totale.

Nous arrivons vers vous de l'autre Notre Dame, De celle qui s'élève au coeur de la cité, Dans sa royale robe et dans sa majesté, Dans sa magnificence et sa justesse d'âme.

Comme vous commandez un océan d'épis, Là-bas vous commandez un océan de têtes, Et la moisson des deuils et la moisson des fêtes Se couche chaque soir devant votre parvis.

Nous arrivons vers vous du noble Hurepoix. C'est un commencement de Beauce à notre usage, Des fermes et des champs taillés à votre image, Mais coupés plus souvent par des rideaux de bois,

Et coupés plus souvent par de creuses vallées Pour l'Yvette et la Bièvre et leurs accroissements, Et leurs savants détours et leurs dégagements, Et par les beaux châteaux et les longues allées.

D'autres viendront vers vous du noble Vermandois, Et des vallonnements de bouleaux et de saules. D'autres viendront vers

vous des palais et des geôles. Et du pays picard et du vert Vendômois.

Mais c'est toujours la France, ou petite ou plus grande, Le pays des beaux blés et des encadrements, Le pays de la grappe et des ruissellements, Le pays de genêts, de bruyère, de lande.

Nous arrivons vers vous du lointain Palaiseau Et des faubourgs d'Orsay par Gometz-le-Châtel, Autrement dit Saint-Clair; ce n'est pas un castel; C'est un village au bord d'une route en biseau.

Nous avons débouché, montant de ce coteau, Sur le ras de la plaine et sur Gometz-la-Ville Au-dessus de Saint-Clair; ce n'est pas une ville; C'est un village au bord d'une route en plateau.

Nous avons descendu la côte de Limours. Nous avons rencontré trois ou quatre gendarmes. Ils nous ont regardé, non sans quelques alarmes, Consulter les poteaux aux coins des carrefours.

Nous avons pu coucher dans le calme Dourdan. C'est un gros bourg très riche et qui sent sa province. Fiers nous avons longé, regardés comme un prince, Les fossés du château coupés comme un redan.

Dans la maison amie, hôtesse et fraternelle On nous a fait coucher dans le lit du garçon. Vingt ans de souvenirs étaient notre échanson. Le pain nous fut coupé d'une main maternelle.

Toute notre jeunesse était là sollennelle. On prononça pour nous le Bénédicité. Quatre siècles d'honneur et de fidélité Faisaient des draps du lit une couche éternelle.

Nous avons fait semblant d'être un gai pèlerin Et même un bon vivant et d'aimer les voyages, Et d'avoir parcouru cent trente-et-un bailliages, Et d'être accoutumés d'être sur le chemin.

La clarté de la lampe éblouissait la nappe. On nous fit visiter le jardin potager. Il donnait sur la treille et sur un beau verger. Tel fut le premier gîte et la tête d'étape.

Le jardin était clos dans un coude de l'Orge. Vers la droite il donnait sur un mur bocager Surmonté de rameaux et d'un arceau léger. En face un maréchal, et l'enclume, et la forge.

Nous nous sommes levés ce matin devant l'aube. Nous nous sommes quittés après les beaux adieux. Le temps s'annonçait bien. On nous a dit tant mieux. On nous a fait goûter de quelque boeuf en daube,

Puisqu'il est entendu que le bon pèlerin Est celui qui boit ferme et tient sa place à table, Et qu'il n'a pas besoin de faire le comptable, Et que c'est bien assez de se lever matin.

Le jour était en route et le soleil montait Quand nous avons passé Sainte-Mesme et les autres. Nous avancions déjà comme deux bons apôtres. Et la gauche et la droite était ce qui comptait.

Nous sommes remontés par le Gué de Longroy, C'en est fait désormais de nos atermoiements, Et de l'iniquité des dénivellements: Voici la juste plaine et le secret effroi

De nous trouver tout seuls et voici le charroi Et la roue et les boeufs et le joug et la grange, Et la poussière égale et l'équitable fange Et la détresse égale et l'égal désarroi.

Nous voici parvenus sur la haute terrasse Où rien ne cache plus l'homme de devant Dieu, Où nul déguisement ni du temps ni du lieu Ne pourra nous sauver Seigneur, de votre chasse.

Voici la gerbe immense et l'immense liasse, Et le grain sous la meule et nos écrasements, Et la grêle javelle et nos renoncements, Et l'immense horizon que le regard embrasse.

Et notre indignité cette immuable masse, Et notre basse peur en un pareil moment, Et la juste terreur et le secret tourment De nous trouver tout seuls par devant votre face.

Mais voici que c'est vous, reine de majesté. Comment avons-nous pu nous laisser décevoir, Et marcher devant vous sans vous apercevoir. Nous serons donc toujours ce peuple inconcerté.

Ce pays est plus ras que la plus rase table. A peine un creux du sol, à peine un léger pli. C'est la table du juge et le fait accompli, Et l'arrêt sans appel et l'ordre inéluctable.

Et c'est le prononcé du texte insurmontable, Et la mesure comble et c'est le sort empli, Et c'est la vie étale et l'homme enseveli, Et c'est le héraut d'arme et le sceau redoutable.

Mais vous apparaissez, reine mystérieuse. Cette pointe là-bas dans le moutonnement Des moissons et des bois et dans le flottement De l'extrême horizon ce n'est point une yeuse,

Ni le profil connu d'un arbre interchangeable. C'est déjà plus distante, et plus basse, et plus haute, Ferme comme un espoir sur la dernière côte, Sur le dernier coteau la flèche inimitable.

D'ici vers vous, ô reine, il n'est plus que la route. Celle-ci nous regarde, on en a bien fait d'autres. Vous avez votre gloire et nous

avons les nôtres. Nous l'avons entamée, on la mangera toute.

Nous savons ce que c'est qu'un tronçon qui s'ajoute Au tronçon déjà fait et ce qu'un kilomètre Demande de jarret et ce qu'il faut en mettre: Nous passerons ce soir par le pont et la voûte

Et ce fossé profond qui cerne le rempart. Nous marchons dans le vent coupés par les autos. C'est ici la contrée imprenable en photos, La route nue et grave allant de part en part.

Nous avons eu bon vent de partir dès le jour. Nous coucherons ce soir à deux pas de chez vous, Dans cette vieille auberge où pour quarante sous Nous dormirons tout près de votre illustre tour.

Nous serons si fourbus que nous regarderons, Assis sur une chaise auprès de la fenêtre Dans un écrasement du corps et de tout l'être, Avec des yeux battus, presque avec des yeux ronds,

Et les sourcils haussés jusque dedans nos fronts, L'angle une fois trouvé par un seul homme au monde, Et l'unique montée ascendante et profonde, Et nous serons recrus et nous contemplerons.

Voici l'axe et la ligne et la géante fleur. Voici la dure pente et le contentement. Voici l'exactitude et le consentement. Et la sévère larme, ô reine de douleur.

Voici la nudité, le reste est vêtement. Voici le vêtement, tout le reste est parure. Voici la pureté, tout le reste est souillure. Voici la pauvreté, le reste est ornement.

Voici la seule force et le reste est faiblesse. Voici l'arête unique et le reste est bavure. Et la seule noblesse et le reste est ordure. Et

la seule grandeur et le reste est bassesse.

Voici la seule foi qui ne soit point parjure. Voici le seul élan qui sache un peu monter. Voici le seul instant qui vaille de compter. Voici le seul propos qui s'achève et qui dure.

Voici le monument, tout le reste est doublure. Et voici notre amour et notre entendement. Et notre port de tête et notre apaisement. Et le rien de dentelle et l'exacte moulure.

Voici le beau serment, le reste est forfaiture. Voici l'unique prix de nos arrachements, Le salaire payé de nos retranchements. Voici la vérité, le reste est imposture.

Voici le firmament, le reste est procédure. Et vers le tribunal voici l'ajustement. Et vers le paradis voici l'achèvement. Et la feuille de pierre et l'exacte nervure.

Nous resterons cloués sur la chaise de paille. Et nous n'entendrons pas et nous ne verrons pas Le tumulte des voix, le tumulte des pas, Et dans la salle en bas l'innocente ripaille.

Ni les rouliers venus pour le jour du marché. Ni la feinte colère et l'éclat des jurons: Car nous contemplerons et nous méditerons D'un seul embrassement la flèche sans péché.

Nous ne sentirons pas ni nos faces raidies, Ni la faim ni la soif ni nos renoncements, Ni nos raides genoux ni nos raisonnements, Ni dans nos pantalons nos jambes engourdies.

Perdus dans cette chambre et parmi tant d'hôtels, Nous ne descendrons pas à l'heure du repas, Et nous n'entendrons pas et nous ne verrons pas La ville prosternée aux pieds de vos autels.

Et quand se lèvera le soleil de demain, Nous nous réveillerons dans une aube lustrale, A l'ombre des deux bras de votre cathédrale, Heureux et malheureux et perclus du chemin.

Nous venons vous prier pour ce pauvre garçon Qui mourut comme un sot au cours de cette année, Presque dans la semaine et devers la journée Où votre fils naquit dans la paille et le son.

ô Vierge il n'était pas le pire du troupeau. Il n'avait qu'un défaut dans sa jeune cuirasse. Mais la mort qui nous piste et nous suit à la trace A passé par ce trou qu'il s'est fait dans la peau.

Il était né vers nous dans notre Gâtinais. Il commençait la route où nous redescendons. Il gagnait tous les jours tout ce que nous perdons. Et pourtant c'était lui que tu te destinais,

ô mort qui fus vaincue en un premier caveau. Il avait mis ses pas dans nos mêmes empreintes. Mais le seul manquement d'une seule des craintes Laissa passer la mort par un chemin nouveau.

Le voici maintenant dedans votre régence. Vous êtes reine et mère et saurez le montrer. C'était un être pur. Vous le ferez rentrer Dans votre patronage et dans votre indulgence.

ô reine qui lisez dans le secret du coeur, Vous savez ce que c'est que la vie ou la mort, Et vous savez ainsi dans quel secret du sort Se coud et se découd la ruse du traqueur.

Et vous savez ainsi sur quel accent de choeur Se noue et se dénoue un accompagnement, Et ce qu'il faut d'espace et de déboisement Pour laisser débouler la meute du piqueur.

Et vous savez ainsi dans quel recreux du port Se prépare et s'achève un noble enlèvement, Et par quel jeu d'adresse et de

gouvernement Se dérobe ou se fige un illustre support.

Et vous savez ainsi sur quel tranchant du glaive Se joue et se déjoue un épouvantement, Et par quel coup de pouce et quel balancement L'un des plateaux descend pour que l'autre s'élève.

Et ce que peut coûter la lèvre du moqueur, Et ce qu'il faut de force et de recroisement Pour faire par le coup d'un seul retournement D'un vaincu malheureux un malheureux vainqueur.

Mère le voici donc, il était notre race, Et vingt ans après nous notre redoublement. Reine recevez-le dans votre amendement. Où la mort a passé, passera bien la grâce.

Nous, nous retournerons par ce même chemin. Ce sera de nouveau la terre sans cachette, Le château sans un coin et sans une oubliette, Et ce sol mieux gravé qu'un parfait parchemin.

Et nunc et in hora, nous vous prions pour nous Qui sommes plus grands sots que ce pauvre gamin, Et sans doute moins purs et moins dans votre main, Et moins acheminés vers vos sacrés genoux.

Quand nous auront joué nos derniers personnages, Quand nous aurons posé la cape et le manteau, Quand nous aurons jeté le masque et le couteau, Veuillez vous rappeler nos longs pèlerinages.

Quand nous retournerons en cette froide terre, Ainsi qu'il fut prescrit pour le premier Adam, Reine de Saint-Chéron, Saint-Arnould et Dourdan, Veuillez vous rappeler ce chemin solitaire.

Quand on nous aura mis dans une étroite fosse, Quand on aura sur nous dit l'absoute et la messe, Veuillez vous rappeler,

reine de la promesse, Le long cheminement que nous faisons en Beauce.

Quand nous aurons quitté ce sac et cette corde, Quand nous aurons tremblé nos derniers tremblements, Quand nous aurons râlé nos derniers râclements, Veuillez vous rappeler votre miséricorde.

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur, Que la dernière place en votre Purgatoire, Pour pleurer longuement notre tragique histoire, Et contempler de loin votre jeune splendeur.

les quatre prières dans la cathédrale de Chartres

1.--prière de résidence

O reine voici donc après la longue route, Avant de repartir par ce même chemin, Le seul asile ouvert au creux de votre main, Et le jardin secret où l'âme s'ouvre toute.

Voici le lourd pilier et la montante voûte; Et l'oubli pour hier, et l'oubli pour demain; Et l'inutilité de tout calcul humain; Et plus que le péché, la sagesse en déroute.

Voici le lieu du monde où tout devient facile, Le regret, le départ, même l'événement, Et l'adieu temporaire et le détournement, Le seul coin de la terre où tout devient docile,

Et même ce vieux coeur qui faisait le rebelle; Et cette vieille tête et ces raisonnements; Et ces deux bras raidis dans les casernements; Et cette jeune enfant qui faisait trop la belle.

Voici le lieu du monde où tout est reconnu, Et cette vieille tête et la source des larmes; Et ces deux bras raidis dans le métier des armes; Le seul coin de la terre où tout soit contenu.

Voici le lieu du monde où tout est revenu Après tant de départs, après tant d'arrivées. Voici le lieu du monde où tout est pauvre et nu Après tant de hasards, après tant de corvées.

Voici le lieu du monde et la seule retraite, Et l'unique retour et le recueillement, Et la feuille et le fruit et le défeuillement, Et les rameaux cueillis pour cette unique fête.

Voici le lieu du monde où tout rentre et se tait, Et le silence et l'ombre et la charnelle absence, Et le commencement d'éternelle présence, Le seul réduit où l'âme est tout ce qu'elle était.

Voici le lieu du monde où la tentation Se retourne elle-même et se met à l'envers. Car ce qui tente ici c'est la soumission; Et c'est l'aveuglement dans l'immense univers.

Et le déposement est ici ce qui tente, Et ce qui vient tout seul est l'abdication, Et ce qui vient soi-même et ce qui se présente N'est ici que grandesse et présentation.

C'est la révolte ici qui devient impossible, Et ce qui se présente est la démission. Et c'est l'effacement qui devient invincible, Et tout n'est que bonjour et salutation.

Ce qui partout ailleurs est une accession N'est ici qu'un total et sourd abrasement. Ce qui partout ailleurs est un entassement N'est ici que bassesse et que dépression.

Ce qui partout ailleurs est une oppression N'est ici que l'effet d'un noble écrasement. Ce qui partout ailleurs est un empressement N'est ici qu'héritage et que succession.

Ce qui partout ailleurs est une rude guerre N'est ici que la paix d'un long délaissement. Ce qui partout ailleurs est un affaisse-

ment Est ici la loi même et la norme vulgaire.

Ce qui partout ailleurs est une âpre bataille Et sur le cou tendu le couteau du boucher, Ce qui partout ailleurs est la greffe et la taille N'est ici que la fleur et le fruit du pêcher.

Ce qui partout ailleurs est la rude montée N'est ici que descente et qu'aboutissement. Ce qui partout ailleurs est la mer démontée N'est ici que bonace et qu'établissement.

Ce qui partout ailleurs est une dure loi N'est ici qu'un beau pli sous vos commandements, Et dans la liberté de nos amendements Une fidélité plus tendre que la foi.

Ce qui partout ailleurs est une obsession N'est ici sous vos lois qu'une place rendue. Ce qui partout ailleurs est une âme vendue N'est ici que prière et qu'intercession.

Ce qui partout ailleurs est une lassitude N'est ici que des clefs sur un humble plateau. Ce qui partout ailleurs est la vicissitude N'est ici qu'une vigne à même le coteau.

Ce qui partout ailleurs est la longue habitude Assise au coin du feu les poings sous le menton, Ce qui partout ailleurs est une solitude N'est ici qu'un vivace et ferme rejeton.

Ce qui partout ailleurs est la décrépitude Assise au coin du feu les poings sur les genoux N'est ici que tendresse et que sollicitude Et deux bras maternels qui se tournent vers nous.

Nous nous sommes lavés d'une telle amertume Étoile de la mer et des récifs salés, Nous nous sommes lavés d'une si basse écume, Étoile de la barque et des souples filets.

Nous avons délavé nos malheureuses têtes D'un tel fatras d'ordure et de raisonnement, Nous voici désormais, ô reine des prophètes, Plus clairs que l'eau du puits de l'ancien testament.

Nous avons gouverné de si modestes arches, Voile du seul vaisseau qui ne périra pas, Nous avons consulté de si pauvres compas, Arche du seul salut, reine des patriarches.

Nous avons consommé de si lointains voyages, Nous n'avons plus de goût pour les pays étranges. Reine des confesseurs, des vierges et des anges, Nous voici retournés dans nos premiers villages.

On nous en a tant dit, ô reine des apôtres, Nous n'avons plus de goût pour la péroraison. Nous n'avons plus d'autels que ceux qui sont les vôtres, Nous ne savons plus rien qu'une simple oraison.

Nous avons essuyé de si vastes naufrages, Nous n'avons plus de goût pour le transbordement, Nous voici revenus, au déclin de nos âges, Étoile du seul Nord dans votre bâtiment.

Ce qui partout ailleurs est de dispersion N'est ici que l'effet d'un beau rassemblement. Ce qui partout ailleurs est un démembrement N'est ici que cortège et que procession.

Ce qui partout ailleurs demande un examen N'est ici que l'effet d'une pauvre jeunesse. Ce qui partout ailleurs demande un lendemain N'est ici que l'effet de soudaine faiblesse.

Ce qui partout ailleurs demande un parchemin N'est ici que l'effet d'une pauvre tendresse. Ce qui partout ailleurs demande un tour de main N'est ici que l'effet d'une humble maladresse.

Ce qui partout ailleurs est un détraquement N'est ici que justesse et que déclinaison. Ce qui partout ailleurs est un baraquement N'est ici qu'une épaisse et durable maison.

Ce qui partout ailleurs est la guerre et la paix N'est ici que défaite et que reddition. Ce qui partout ailleurs est de sédition N'est ici qu'un beau peuple et des épis épais.

Ce qui partout ailleurs est une immense armée Avec ses trains de vivre et ses encombrements, Et ses trains de bagage et ses retardements, N'est ici que décence et bonne renommée.

Ce qui partout ailleurs est un effondrement N'est ici qu'une lente et courbe inclinaison. Ce qui partout ailleurs est de comparaison Est ici sans pareil et sans redoublement.

Ce qui partout ailleurs est un accablement N'est ici que l'effet de pauvre obéissance. Ce qui partout ailleurs est un grand parlement N'est ici que l'effet de la seule audience.

Ce qui partout ailleurs est un encadrement N'est ici qu'un candide et calme reposoir. Ce qui partout ailleurs est un ajournement N'est ici que l'oubli du matin et du soir.

Les matins sont partis vers les temps révolus, Et les soirs partiront vers le soir éternel, Et les jours entreront dans un jour solennel, Et les fils deviendront des hommes résolus.

Les âges rentreront dans un âge absolu, Les fils retourneront vers le seuil paternel Et raviront de force et l'amour fraternel Et l'antique héritage et le bien dévolu.

Voici le lieu du monde où tout devient enfant, Et surtout ce vieil homme avec sa barbe grise, Et ses cheveux mêlés au souffle

de la brise, Et son regard modeste et jadis triomphant.

Voici le lieu du monde où tout devient novice, Et cette vieille tête et ses lanternements, Et ces deux bras raidis dans les gouvernements, Le seul coin de la terre où tout devient complice,

Et même ce grand sot qui faisait le malin, (C'est votre serviteur, ô première servante), Et qui tournait en rond dans une orbe savante, Et qui portait de l'eau dans le bief du moulin.

Ce qui partout ailleurs est un arrachement N'est ici que la fleur de la jeune saison. Ce qui partout ailleurs est un retranchement N'est ici qu'un soleil au ras de l'horizon.

Ce qui partout ailleurs est un dur labourage N'est ici que récolte et dessaisissement. Ce qui partout ailleurs est le déclin d'un âge N'est ici qu'un candide et cher vieillissement.

Ce qui partout ailleurs est une résistance N'est ici que de suite et d'accompagnement; Ce qui partout ailleurs est un prosternement N'est ici qu'une douce et longue obéissance.

Ce qui partout ailleurs est règle de contrainte N'est ici que déclenche et qu'abandonnement; Ce qui partout ailleurs est une dure astreinte N'est ici que faiblesse et que soulèvement.

Ce qui partout ailleurs est règle de conduite N'est ici que bonheur et que renforcement; Ce qui partout ailleurs est épargne produite N'est ici qu'un honneur et qu'un grave serment.

Ce qui partout ailleurs est une courbature N'est ici que la fleur de la jeune oraison; Ce qui partout ailleurs est la lourde armature N'est ici que la laine et la blanche toison.

Ce qui partout ailleurs serait un tour de force N'est ici que simplesse et que délassement; Ce qui partout ailleurs est la rugueuse écorce N'est ici que la sève et les pleurs du sarment.

Ce qui partout ailleurs est une longue usure N'est ici que renfort et que recroissement; Ce qui partout ailleurs est bouleversement N'est ici que le jour de la bonne aventure.

Ce qui partout ailleurs se tient sur la réserve N'est ici qu'abondance et que dépassement; Ce qui partout ailleurs se gagne et se conserve N'est ici que dépense et que désistement.

Ce qui partout ailleurs se tient sur la défense N'est ici que liesse et démantèlement; Et l'oubli de l'injure et l'oubli de l'offense N'est ici que paresse et que bannissement.

Ce qui partout ailleurs est une liaison N'est ici qu'un fidèle et noble attachement; Ce qui partout ailleurs est un encerclement N'est ici qu'un passant dedans votre maison.

Ce qui partout ailleurs est une obédience N'est ici qu'une gerbe au temps de fauchaison; Ce qui partout ailleurs se fait par surveillance N'est ici qu'un beau coin au temps de fenaison.

Ce qui partout ailleurs est une forcerie N'est ici que la plante à même le jardin; Ce qui partout ailleurs est une gagerie N'est ici que le seuil à même le gradin.

Ce qui partout ailleurs est une rétorsion N'est ici que détente et que désarmement; Ce qui partout ailleurs est une contraction N'est ici qu'un muet et calme engagement;

Ce qui partout ailleurs est un bien périssable N'est ici qu'un tranquille et bref dégagement; Ce qui partout ailleurs est un ren-

gorgement N'est ici qu'une rose et des pas sur le sable.

Ce qui partout ailleurs est un efforcement N'est ici que la fleur de la jeune raison; Ce qui partout ailleurs est un redressement N'est ici que la pente et le pli du gazon.

Ce qui partout ailleurs est une écorcherie N'est ici qu'un modeste et beau dévêtement; Ce qui partout ailleurs est une affouillerie N'est ici qu'un durable et sûr dépouillement.

Ce qui partout ailleurs est un raidissement N'est ici qu'une souple et candide fontaine; Ce qui partout ailleurs est une illustre peine N'est ici qu'un profond et pur jaillissement.

Ce qui partout ailleurs se querelle et se prend N'est ici qu'un beau fleuve aux confins de sa source, ô reine et c'est ici que tout âme se rend Comme un jeune guerrier retombé dans sa course.

Ce qui partout ailleurs est la route gravie, ô reine qui régnez dans votre illustre cour, Étoile du matin, reine du dernier jour, Ce qui partout ailleurs est la table servie,

Ce qui partout ailleurs est la route suivie N'est ici qu'un paisible et fort détachement, Et dans un calme temple et loin d'un plat tourment L'attente d'une mort plus vivante que vie.

2.--prière de demande

Nous ne demandons pas que le grain sous la meule Soit jamais replacé dans le coeur de l'épi, Nous ne demandons pas que l'âme errante et seule Soit jamais reposée en un jardin fleuri.

Nous ne demandons pas que la grappe écrasée Soit jamais replacée au fronton de la treille, Et que le lourd frelon et que la jeune abeille Y reviennent jamais se gorger de rosée.

Nous ne demandons pas que la rose vermeille Soit jamais replacée aux cerceaux du rosier, Et que le paneton et la lourde corbeille Retourne vers le fleuve et redevienne osier.

Nous ne demandons pas que cette page écrite Soit jamais effacée au livre de mémoire, Et que le lourd soupçon et que la jeune histoire Vienne remémorer cette peine prescrite.

Nous ne demandons pas que la tige ployée Soit jamais redressée au livre de nature, Et que le lourd bourgeon et la jeune nervure Perce jamais l'écorce et soit redéployée.

Nous ne demandons pas que le rameau broyé Reverdisse jamais au livre de la grâce, Et que le lourd surgeon et que la jeune race Rejaillisse jamais de l'arbre foudroyé.

Nous ne demandons pas que la branche effeuillée Se tourne jamais plus vers un jeune printemps, Et que la lourde sève et que le jeune temps Sauve une cime au moins dans la forêt noyée.

Nous ne demandons pas que le pli de la nappe Soit effacé devant que revienne le maître, Et que votre servante et qu'un malheureux être Soient libérés jamais de cette lourde chape.

Nous ne demandons pas que cette auguste table Soit jamais resservie, à moins que pour un Dieu, Mais nous n'espérons pas que le grand connétable Chauffe deux fois ses mains vers un si maigre feu.

Nous ne demandons pas qu'une âme fourvoyée Soit jamais replacée au chemin du bonheur. O reine il nous suffit d'avoir gardé l'honneur Et nous ne voulons pas qu'une aide apitoyée

Nous remette jamais au chemin de plaisance, Et nous ne voulons pas qu'une amour soudoyée Nous remette jamais au chemin d'allégeance, ô seul gouvernement d'une âme guerroyée,

Régente de la mer et de l'illustre port Nous ne demandons rien dans ces amendements Reine que de garder sous vos commandements Une fidélité plus forte que la mort.

3.--prière de confidence

Nous ne demandons pas que cette belle nappe Soit jamais repliée aux rayons de l'armoire, Nous ne demandons pas qu'un pli de la mémoire Soit jamais effacé de cette lourde chape.

Maîtresse de la voie et du raccordement, ô miroir de justice et de justesse d'âme, Vous seule vous savez, ô grande notre Dame, Ce que c'est que la halte et le recueillement.

Maîtresse de la race et du recroisement, ô temple de sagesse et de jurisprudence, Vous seule connaissez, ô sévère prudence, Ce que c'est que le juge et le balancement.

Quand il fallut s'asseoir à la croix des deux routes Et choisir le regret d'avecque le remords, Quand il fallut s'asseoir au coin des doubles sorts Et fixer le regard sur la clef des deux voûtes,

Vous seule vous savez, maîtresse du secret, Que l'un des deux chemins allait en contre-bas, Vous connaissez celui que choisirent nos pas, Comme on choisit un cèdre et le bois d'un coffret.

Et non point par vertu car nous n'en avons guère, Et non point par devoir car nous ne l'aimons pas, Mais comme un charpentier s'arme de son compas, Par besoin de nous mettre au centre de misère,

Et pour bien nous placer dans l'axe de détresse, Et par ce besoin sourd d'être plus malheureux, Et d'aller au plus dur et de souffrir plus creux, Et de prendre le mal dans la pleine justesse.

Par ce vieux tour de main, par cette même adresse, Qui ne servira plus à courir le bonheur, Puissions-nous, ô régente, au moins tenir l'honneur, Et lui garder lui seul notre pauvre tendresse.

4.--prière de report

Nous avons gouverné de si vastes royaumes, ô régente des rois et des gouvernements, Nous avons tant couché dans la paille et les chaumes, Régente des grands gueux et des soulèvements.

Nous n'avons plus de goût pour les grands majordomes, Régente du pouvoir et des renversements, Nous n'avons plus de goût pour les chambardements, Régente des frontons, des palais et des dômes.

Nous avons combattu de si ferventes guerres Par devant le Seigneur et le Dieu des armées, Nous avons parcouru de si mouvantes terres, Nous nous sommes acquis si hautes renommées.

Nous n'avons plus de goût pour le métier des armes, Reine des grandes paix et des désarmements, Nous n'avons plus de goût pour le métier des larmes, Reine des sept douleurs et des sept sacrements.

Nous avons gouverné de si vastes provinces, Régente des préfets et des procurateurs, Nous avons lanterné tous tant d'augustes princes, Reine des tableaux peints et des deux donateurs.

Nous n'avons plus de goût pour les départements, Ni pour la préfecture et pour la capitale, Nous n'avons plus de goût pour les

embarquements, Nous ne respirons plus vers la terre natale.

Nous avons encouru de si hautes fortunes, ô clef du seul honneur qui ne périra point, Nous avons dépouillé de si basses rancunes, Reine du témoignage et du double témoin.

Nous n'avons plus de goût pour les forfanteries, Maîtresse de sagesse et de silence et d'ombre, Nous n'avons plus de goût pour les argenteries, ô clef du seul trésor et d'un bonheur sans nombre.

Nous en avons tant vu, dame de pauvreté, Nous n'avons plus de goût pour de nouveaux regards, Nous en avons tant fait, temple de pureté, Nous n'avons plus de goût pour de nouveaux hasards.

Nous avons tant péché, refuge du pécheur, Nous n'avons plus de goût pour les atermoiements, Nous avons tant cherché, miracle de candeur, Nous n'avons plus de goût pour les enseignements.

Nous avons tant appris dans les maisons d'école, Nous ne savons plus rien que vos commandements, Nous avons tant failli par l'acte et la parole, Nous ne savons plus rien que nos amendements.

Nous sommes ces soldats qui grognaient par le monde, Mais qui marchaient toujours et n'ont jamais plié, Nous sommes cette Église et ce faisceau lié, Nous sommes cette race internelle et profonde.

Nous ne demandons plus de ces biens périssables, Nous ne demandons plus vos grâces de bonheur, Nous ne demandons

plus que vos grâces d'honneur, Nous ne bâtirons plus nos maisons sur ces sables.

Nous ne savons plus rien de ce qu'on nous a lu, Nous ne savons plus rien de ce qu'on nous a dit. Nous ne connaissons plus qu'un éternel édit, Noua ne savons plus rien que votre ordre absolu.

Nous en avons trop pris, nous sommes résolus. Nous ne voulons plus rien que par obéissance, Et rester sous les coups d'une auguste puissance, Miroir des temps futurs et des temps révolus.

S'il est permis pourtant que celui qui n'a rien Puisse un jour disposer, et léguer quelque chose. S'il n'est pas défendu, mystérieuse rose, Que celui qui n'a pas reporte un jour son bien;

S'il est permis au gueux de faire un testament, Et de léguer l'asile et la paille et le chaume, S'il est permis au roi de léguer le royaume, Et si le grand dauphin prête un nouveau serment;

S'il est admis pourtant que celui qui doit tout Se fasse ouvrir un compte et porter un crédit, Si le virement tourne et n'est pas interdit, Nous ne demandons rien, nous irons jusqu'au bout,

Si donc il est admis qu'un humble débiteur Puisse élever la voix pour ce qui n'est pas dû, S'il peut toucher un prix quand il n'a pas vendu, Et faire balancer par solde créditeur;

Nous qui n'avons connu que vos grâces de guerre Et vos grâces de deuil et vos grâces de peine, (Et vos grâces de joie et cette lourde plaine), Et le cheminement des grâces de misère;

Et la procession des grâces de détresse, Et les champs labourés et les sentiers battus, Et les coeurs lacérés et les reins courba-

tus, Nous ne demandons rien, vigilante maîtresse.

Nous qui n'avons connu que votre adversité, (Mais qu'elle soit bénie, ô temple de sagesse), ô veuillez reporter, merveille de largesse, Vos grâces de bonheur et de prospérité.

Veuillez les reposer sur quatre jeunes têtes, Vos grâces de douceur et de consentement, Et tresser pour ces fronts, reine du pur froment, Quelques épis cueillis dans la moisson des fêtes.

TABLE DES MATIÈRES

LE MYSTÈRE DES SAINTS INNOCENTS PAGE 13 LA TAPISSERIE DE SAINTE GENEVIÈVE ET DE JEANNE D'ARC PAGE 247 LA TAPISSERIE DE NOTRE DAME PAGE 343

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE SEPTEMBRE MIL NEUF CENT DIX-NEUF, PAR

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/57506. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.